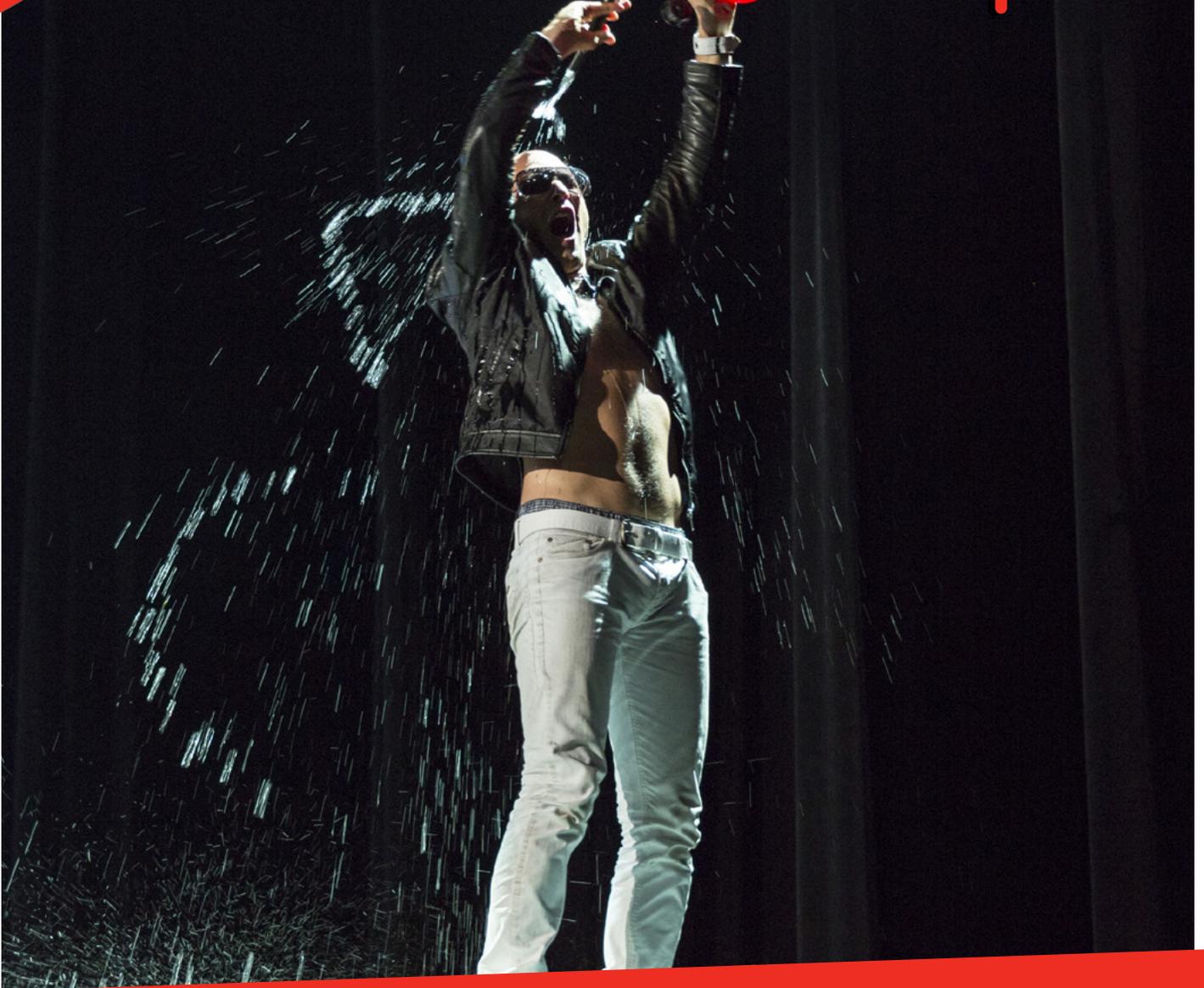


**LE MENTEUR
VOLONTAIRE**
compagnie théâtrale

Les Fourberies

de Molière
mise en scène Laurent Brethomé

de Scapin



*«Je hais les cœurs pusillanimes qui,
pour trop prévoir les suites des choses, n'osent rien entreprendre.»*

Scapin, acte III, scène 1

*«La vérité, me semble-t-il une fois encore, a perdu le pouvoir, du moins le
pouvoir qu'elle avait, de décrire la condition humaine.
Maintenant ce sont les mensonges que nous racontons qui, seuls,
peuvent révéler qui nous sommes.»*

Steve Tesich, écrivain new-yorkais, Karoo (1998)

Avec

Florian BARDET
Cécile BOURNAY
Yann GARNIER
Benoit GUIBERT
Antoine HERNIOTTE
Thierry JOLIVET
Marion PELLISSIER
Anne-Lise REDAIS
Philippe SIRE

Et

Interprétation musicale
Jean-Baptiste COGNET
Régie générale
Gabriel BURNOD
Régie plateau
Gabriel BURNOD ou Nicolas HENAULT
Régie lumière
Sylvain TARDY ou Rodolphe MARTIN

Assistanat à la mise en scène
Anne-Lise REDAIS
Dramaturgie
Daniel HANIVEL
Regard bienveillant
Catherine AILLOUD-NICOLAS
Scénographie
Gabriel BURNOD
Lumière
David DEBRINAY
Costumes
Julie LACAILLE
Création musicale
Jean-Baptiste COGNET
Conseils chorégraphiques
Eric LAFOSSE
Conseils acrobaties
Thomas SÉNÉCAILLE
Création maquillage
Emma FERNANDEZ
Construction décors
Les Constructeurs
Teaser vidéo
Adrien SELBERT
Photos du spectacle
Philippe BERTHEAU

Le spectacle peut être accompagné d'une petite forme, **La Servitude d'Arlequin**, qui permet une intervention auprès de différents publics en amont des représentations, pour sensibiliser les spectateurs, notamment scolaires - dossier sur demande.

Production Le menteur volontaire
Coproduction Scènes de Pays dans les Mauges – Beaupréau – Scène Conventionnée, Théâtre Jean Arp – Clamart - Scène Conventionnée, Théâtre de Bourg en Bresse - Scène Conventionnée.

Le menteur volontaire est en convention avec le Ministère de la Culture et de la Communication - DRAC Pays de la Loire, la Ville de La Roche-sur-Yon et le Conseil régional des Pays de la Loire. Il reçoit également le soutien du Conseil général de Vendée.

www.lementeurvolontaire.com
Laurent BRETHOME, directeur artistique
Henri BRIGAUD, administrateur de production - henri.brigaud@lementeurvolontaire.com

Le menteur volontaire - 10 place de la Vieille Horloge - 85000 La Roche-sur-Yon
02 51 36 26 96 - contact@lementeurvolontaire.com

LA PRESSE EN PARLE

« Nous avons été convaincu par ces « Fourberies de Scapin » **rugueuses, rebelles et plastiquement irréprochables** »

- Les Echos, Philippe Chevilley

« **Sa mise en scène est énergique, presque cinématographique.**

Cette version de Scapin, beaucoup plus sombre que les versions précédentes est **exceptionnelle.** »

- France Inter, Stéphane Capron

« [...] le jeune et **brillant metteur en scène, Laurent Brethome.**

[...]Voilà **un Scapin réjouissant et très rock n'roll !** »

- Europe 1, Diane Shenouda

« **Laurent Brethome, l'un des plus doués de sa génération, [...]**
Un des spectacles les plus réussis de cette rentrée. »

- Scènweb, Stéphane Capron

« **Laurent Brethome confirme** avec ces « Fourberies de Scapin » très noires **son talent de metteur en scène et de directeur d'acteurs.** »

- Les Trois coups, Trina Mounier

« **Laurent Brethome**, qui n'en est pas à sa première adaptation d'un classique (Bérénice, On purge bébé), **a su en saisir la noirceur sans pour autant condamner – bien au contraire – la farce.** »

- Le Petit Bulletin, Nadja Pobel

« **On n'aurait pas pu rêver Scapin plus intense.** [...] Pour sûr, on se souviendra de ces « Fourberies de Scapin » ! [...] **Un pur régal.** »

- Hier au théâtre, Thomas Ngo-Hong

**RETROUVEZ L'INTÉGRALITÉ DES ARTICLES
EN FIN DE DOSSIER**

« Les valets sont plus que jamais sur le devant de la scène !

Scapin est le valet de tous les valets...

Il est le père référence des Sganarelle, Arlequin et autres Figaro !

A l'heure où la compagnie entame magnifiquement trois mois de tournée avec un Scapin rebelle, violent et corrosif, je crois plus que jamais à la nécessité de se rebeller avec les armes que nous, valets, avons entre les mains.

Nous décidons de jouer, de jouir, de réveiller et de hurler !

Nos puissants de tous bords, au service d'eux-mêmes pour la plupart, sont les pères Moliéresque de notre temps. J'aimerais les mettre dans des sacs et y taper dessus à en briser mon bâton.

Alors plus que jamais nous continuons à faire du théâtre ! A rencontrer tous les publics et à brûler le caoutchouc de nos baskets usées sur les planchers de l'Hexagone.

Continuer à jouer pour être en résistance.

Continuer à hurler pour dire le monde tel qu'il est et non tel qu'il devrait être.

Continuer à poser des questions et non donner des réponses.

Continuer à être ce que nous savons le mieux incarner : des valets impertinents, des menteurs pour de vrai ! »

- Laurent Brethome, 2 octobre 2014

INTENTIONS DE MISE EN SCÈNE

Un parcours vers Scapin...

Depuis près d'une décennie, je m'attèle à des auteurs aussi différents que Levin, Racine, Harms, Tchekhov, Brecht, Copi, Minyana, Tsvetaieva, Maupassant, Feydeau... Toujours avec cette envie de faire entendre un texte et de le rendre accessible au plus grand nombre.

Mon théâtre est populaire. Il a toujours été décrit comme tel. « Populaire » est un terme galvaudé aujourd'hui... Trop souvent confondu avec « populiste ». Je crois à un théâtre festif et exigeant qui interroge, interpelle sans être tiède et parle à chacun et chacune.

Quand je m'attaque aux **Souffrances de Job** d'Hanokh Levin ou à **Tac** de Philippe Minyana, je suis confronté à un défi même de mise en scène ou de mise en abyme avec entre les mains des structures narratives déconstruites voire fragmentaires, nécessitant une écriture de plateau forte pour pouvoir éclairer le sens auprès des spectateurs.

En montant **Bérénice** de Jean Racine ou **On Purge Bébé** de Georges Feydeau, je me confronte à un autre questionnement qui est celui d'interroger la dimension esthétique d'œuvres très ancrées dans le paysage théâtral et à la structure narrative claire supportant des sujets puissants et précis. (Alchimie entre vie intime et vie publique ; intrusion du quotidien privé dans sa vie professionnelle).

Dans un cas comme dans l'autre, dans le bilan que j'en fais et ce malgré une reconnaissance forte de la profession, du public et de la presse, je m'interroge à l'endroit de ma pratique sur la manière que j'ai de servir le texte.

Je sais mon univers esthétique et sensitif très fort. On me l'a reproché... On m'en a félicité. Paradoxe de nos métiers où l'on sait bien que plaire à tout le monde est suspect...

En avril 2013, et après ces 10 ans de sillons creusés sur beaucoup de plateaux en France et à l'étranger, je me fais une crise de « théâtre ». Alors je décide de repartir de zéro, dans ma manière de choisir un texte, dans mon désir de plateau, dans

l'orientation de ma recherche, dans le choix de mes collaborateurs.

Je m'interroge sur la notion de « prétexte »... Prétexte à s'atteler au corps à corps avec une œuvre en ne partant pas d'une idée mais en ayant bien conscience que mon rôle premier est de raconter une histoire et de faire entendre un texte.

Très vite et après de nombreux cycles de lecture avec une dizaine de comédiens et comédiennes, mon désir se porte sur Scapin. Texte posé sur ma table de chevet depuis tout petit, théâtre total, théâtre d'interprète et de texte.

Les Fourberies de Scapin ramènent le théâtre à sa plus simple expression : le langage.

Les mots suffisent à mettre le monde en critique.

Cette pièce à l'écriture épurée est une magnifique machine de théâtre. C'est une fable sociale où les « masques » sont ceux des codes de notre monde actuel : hypocrisie, naïveté, fourberie, indécence, insolence se mêlent et concourent à un ensemble parfaitement écrit, rythmé et ludique.

Ces Fourberies se présentent tout naturellement sur mon chemin, j'y vois là l'occasion de concilier ma croyance en un théâtre festif, généreux et exigeant en m'appuyant sur un texte ancré dans l'inconscient collectif. (« **Les Fourberies de Scapin** est vraisemblablement une des pièces les plus connues du grand public, même les non-spectateurs de théâtre l'ont dans un coin de la tête... » *Molière ou la vie de Jean-Baptiste Poquelin*, édition Seuil 1996, Alfred Simon)

Habiter Scapin...

D'abord partir d'un constat historique : quand Molière écrit ses Fourberies en 1671, il se sait déjà malade. Il est à deux ans de sa mort, est épuisé par les grandes machines qu'il écrit pour la cour et accouche de son Scapin comme un cri de jouissance rapide et instinctif.

Molière est au sommet de son écriture... dans Scapin il n'y a rien en trop : c'est vif, drôle, percutant,



direct... Il y a même quelque chose de magique (un peu comme *L'illusion Comique* de Corneille) dans l'enchaînement des scènes ; Scapin est cette figure de grand faiseur qui claque des doigts en enchaînant les fourberies.

Car il n'a rien à perdre... Ni non plus, rien à gagner... Il n'a aucun intérêt ni financier ni amical à aider Octave et Léandre face à leurs pères.

Il y a une chose fascinante chez ce Scapin qui fait intrigue et théâtre de tout : rien dans les mains, rien dans les poches, tout dans les jambes et dans la bouche ! Du théâtre à cent à l'heure, des solutions immédiates à chaque problème posé.

Plus que jamais cette pièce légitime la formule souvent entendue dans notre métier : « Une très bonne distribution et un travail minutieux pour servir au mieux le texte et c'est déjà quatre-vingts pour cent de réussite ! »

Il ne faut pas s'emparer de cette pièce pour essayer de lui faire dire autre chose que ce qu'elle dit si bien. Après, c'est une histoire d'identité, d'esthétique personnelle de metteur en scène et de point de vue sur l'ultime scène de Scapin et sa mort imminente ou feinte... En ce sens, je tiens pour exemple à mes yeux le travail remarquable de Jean-Louis Benoit en 1998 qui composait un Scapin simple et dépouillé, où la musique était œuvre de liaison du temps et où chaque comédien/comédienne était dans un mode de jeux qui tutoyait la crédibilité d'un excès qui existe déjà de toute façon dans l'enchaînement même des intrigues ubuesques et jouissives mises en place par Molière.

Contrairement à mes précédentes créations où le désir de travailler en troupe dans une fidélité d'histoire m'a amené à partir du comédien pour aller vers le rôle, j'ai cette fois le désir de travailler à l'inverse.

J'ai donc composé minutieusement ma distribution en fonction de mon rêve de plateau, d'incarnation et du respect du rapport d'âge entre les pères, les fils, et les filles. Des fidélités d'interprètes s'y retrouvent (Philippe Sire, Thierry Jolivet entre autres) et des nouvelles associations se font jour (Cécile Bournay, Benoit Guibert entre autres).

Le choix de l'éponyme est évidemment fondamental.

C'est Jérémy Lopez, actuellement pensionnaire à la Comédie-Française, qui sera ce Scapin de 2014. Je voulais un Scapin qui ressemble à tout le monde, physique banal, homme du peuple par excellence. Ce qui m'a guidé également dans ce choix, c'est la dimension « voyou » de Scapin... Capable d'être extrêmement calme et posé quand il s'agit de nouer les intrigues à haute voix ; mais également capable d'une fureur et d'un déchainement colossal au cœur de l'action.

Je veux donc habiter une mise en scène de Scapin qui pour moi sera œuvre de modestie ...

L'égo d'un metteur en scène pouvant mettre à mal la mécanique si belle et si bien huilée de Molière

Peindre Scapin...

Scénographie, paysage sonore, direction d'acteur et esthétique des corps...

L'action se situe dans un port... C'est déjà à mes yeux une couleur très forte, visuelle, sensitive et orale. Je ne veux pas d'une scénographie lourde et figée.

Je rêve à l'organisation d'un espace qui par des signes très simples donne à voir et à ressentir la présence de l'eau, des bateaux, des commerces portuaires à proximité.

Avec Gabriel Burnod le scénographe, nous travaillons à mettre en place une scénographie évolutive faite de plusieurs modules qui permettront par leur manière d'être utilisés, renversés ou bousculés, de donner à voir sous l'œil des spectateurs les codes de la vie d'un port. Pour moi, ces modules seront manipulés exclusivement par Scapin. Il fait avancer l'action. Il est le magicien de ce quotidien.

La couleur orale passe à mes yeux par une convocation du réel, mais déformé et sublimé. Avec le compositeur et musicien Jean-Baptiste Cognet, nous travaillons dans un premier temps à identifier les bruits/sons inhérents aux ports : une coque de bateau qui frotte contre un ponton, un plancher qui grince, de l'eau qui coule, une porte coulissante de plusieurs tonnes que l'on ouvre ou ferme ... rien n'est arrêté pour le moment... Partir de ce « quotidien naturaliste » et le composer en paysage pour peindre dans l'oreille et contaminer l'œil du spectateur... La création musicale existera de manière dynamique et discrète. Sans en faire une constante, je rêve à une œuvre sonore qui soit une liaison rythmique entre certaines scènes où certains actes.

L'esthétique plus globale des corps, des costumes et des accessoires est un point très délicat.

Je ne veux pas travailler sur une singerie à cheval entre deux époques (la perruque XVIIème avec le jean basket... vu et revu...), ni sur une référence plastique à la Commedia italienne.

Ce Scapin ne sera pas en costume d'époque. Il ne sera pas, non plus, explicitement contemporain avec les codes vestimentaires de 2014.

Je rêve à une esthétique hors du temps qui n'enferme pas le sens.

Scapin étant néanmoins l'ami incarné du peuple il s'agira de proposer une vision immédiate qui parle à chacun.

Le sémiologique primera donc sur le sémantique. Dès le début du travail, un long temps sera consacré à « la mise en bouche » du texte.

Plus que jamais, il s'agira de le servir au mieux et d'identifier avant même le plateau comment cette langue fonctionne. Je ne désire pas adapter le texte (comme cela est souvent fait) pour certaines

formulations plus anciennes. On le servira de la manière la plus fidèle !

La langue est action chez Scapin... L'action donc comme matière première. C'est en effet ce qui constitue l'essence des Fourberies.

Pour jouer ces Fourberies, nous n'aurons pas besoin de plus de trois ou quatre objets.

Car (et on y revient et on y reviendra encore et toujours !) Scapin est avant tout un théâtre d'acteurs et d'actrices.

A l'heure de l'image, des arts nouveaux multimédia et des mises en abyme esthétiques, mon envie est de faire, simplement et bien, du théâtre. Tutorer Novarina (« Un acteur, un texte, moins de singeries autour » *Lettre aux acteurs* 1997).

Ma direction d'acteur aura donc comme fil premier de travailler sur un rythme, un engagement physique, une incarnation tout entière au service du texte et des intrigues.

Il n'y aura pas de codes de la Commedia ou même du « jeu classique » avec bris systématique du quatrième mur et corps « posés-désincarnés » en inadéquation avec le souffle de l'action.

C'est un théâtre de chair, de larme, de rire, de bave et de sang que je veux mettre en plateau.

Avec comme maître de cérémonie un Scapin libre, qui dirige, regarde, intrigue, vocifère, chute, saute et fait « théâtre de tout ».

Monter Scapin c'est trouver cet équilibre entre légèreté, comédie et gravité.

Les scènes les plus drôles n'en sont pas moins des drames possibles. Rouer avec fureur et avec bâton un homme dans un sac ça peut être drôle... mais ça doit aussi faire peur... « Mon dieu, mais s'il continue il va finir par le tuer ».

Monter Scapin donc évidemment pour faire rire et réutiliser ce mot à l'endroit même de son étymologie... Rire : Qui nous donne à voir.

Je m'arrête là.

C'est sur un plateau que je m'exprime le mieux, c'est là que j'ose le plus entreprendre !

Laurent BRETHOME

Novembre 2013



CALENDRIER

#2014

Bourg en Bresse
Théâtre
Scène conventionnée
30 sept
1er oct
2 oct
3 oct

Châtenay-Malabry
Théâtre Firmin Gémier
La Piscine
4 oct
5 oct

Lyon
Théâtre de
La Croix Rousse
7 oct
8 oct
9 oct
10 oct
11 oct

Dole
Scènes du Jura
Scène nationale
14 oct

Vesoul
Théâtre
Edwige Feuillère
Scène conventionnée
16 oct
17 oct

La Roche sur Yon
Le Grand R
Scène nationale
4 nov
5 nov

Clamart
Théâtre Jean Arp
Scène conventionnée
6 nov
7 nov
8 nov
9 nov
11 nov
12 nov
13 nov
14 nov
15 nov

Vendôme
L'Hectare
Scène conventionnée
17 nov
Nantes
Le Grand T
18 nov
19 nov
20 nov
21 nov
22 nov
23 novembre

Laval
Théâtre
Scène conventionnée
25 nov
26 nov

Beaupreau
Scènes de Pays
dans les Mauges
Scène conventionnée
27 nov
28 nov
29 nov

Villefranche sur Saône
Théâtre
Scène conventionnée
2 déc
3 déc

Chambéry
Espace Malraux
Scène nationale
8 déc
9 déc
10 déc

Roanne
Théâtre
11 déc

Décines-Charpieu
Le Toboggan
12 déc

Toulouse
Théâtre
Sorano-Jules Julien
16 déc
17 déc
18 déc
19 déc
20 déc

#2015

Privas
Théâtre
5 nov
6 nov

Angers
NTA, CDN
10 nov
11 nov
12 nov
13 nov

Vitré
Centre culturel
Jacques Duhamel
15 nov
16 nov

Annemasse
Château Rouge
18 nov
19 nov

Villefontaine
Théâtre du Vellein
23 nov
24 nov

Chalon-sur-Saône
Espace des arts
25 nov
26 nov
27 nov

Blois
La Halle aux Grains
1er déc
2 déc
3 déc

Saint-Priest
Théâtre Théo Argance
10 déc
11 déc

LAURENT BRETHOME



Laurent Brethome a 34 ans. Il est metteur en scène, comédien et professeur au Conservatoire de Lyon. Formé à la Comédie de Saint-Etienne et assistant de François Rancillac, il dirige aujourd'hui une compagnie conventionnée en Pays de la Loire et est artiste associé à trois théâtres dans trois régions différentes (Rhône-Alpes, Ile de France et Pays de la Loire).

Boulimique de plateau et hyperactif il a signé à ce jour une trentaine de mise en scènes dans des domaines très éclectiques (théâtre, opéra, seul en scène, performance, chantiers municipaux, petites formes en dehors des théâtres).

On peut noter notamment sur les dernières saisons ses mises en scènes remarquées des **Souffrances de Job** de Hanokh Levin à l'Odéon Théâtre de l'Europe (Prix du public du Festival Impatience 2010) ; **Le Dodo** avec Yannick Jaulin au Théâtre du Rond Point (2011) ou en encore **L'Orfeo** de Monteverdi avec l'Académie Baroque Européenne d'Ambronay (2013).

ÉQUIPE ARTISTIQUE

Florian BARDET

Comédien formé au Conservatoire de Lyon. En 2013 et 2014, il joue sous la direction de Thierry Jolivet (Italienne de Jean-François Sivadier, Belgrade d'Angélica Liddell), de Lionel Armand (Le Moche de Marius von Mayenburg). Il met en scène Si tu veux ma vie viens la prendre d'après Tchekhov au sein de la Compagnie La Meute-Collectif d'acteurs qu'il co-dirige.

Cécile BOURNAY

Cécile Bournay est formée au Conservatoire de la Ville de Tours et à L'Ecole de la Comédie de St Etienne. Depuis 2002 elle travaille entre autre sous la direction d'Eric Massé, Michel Raskine, Richard Brunel, Zouzou Leyens, Giorgio Barberio Cosetti. En 2013, elle est comédienne dans Les Criminels de Bruckner mis en scène par Richard Brunel et Monsieur Chasse de Feydeau mis en scène par Robert Sandoz.

Yann GARNIER

Yann Garnier est diplômé du CNR de Grenoble. Depuis, il joue sous la direction entre autres de Laurent Brethome, Benjamin Moreau, Laurent Pelly, Jean Michel Rabeux.

En 2013, il joue dans Un monde meilleur d'après Joanniez et Baudoin mis en scène par Annabelle Simon, Brand, une échappée d'après Ibsen mis en scène par Benjamin Moreau et Court Carnage d'après Feydeau et Levin mis en scène par Laurent Brethome.

Antoine HERNIOTTE

Formé d'abord au Conservatoire de La Roche-sur-Yon sous la direction de Philippe Sire, Antoine Herniotte a ensuite intégré le Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris, où il a travaillé avec Joël Jouanneau, Dominique Valadié, Caroline Marcadé.

Depuis on l'a vu sous la direction de Vincent Macaigne dans Idiot ! au Théâtre National de Chaillot, dans Friche 22.66 à l'Odéon. Chez Ludovic Lagarde dans Oui dit le très jeune homme et dans Richard III, tous deux au Festival d'Avignon. Il a aussi travaillé avec Christophe Huysman dans Les repas HYC au CDN de Montluçon. Il joue régulièrement chez Laurent Brethome, dans Les souffrances de Job pendant trois saisons (Théâtre de l'Odéon, Théâtre Cameri de Tel Aviv, Prix public du Festival Impatience), Popper créé à la Comédie-CDN de Valence, La Vieille et Reine de la salle de bain. Antoine Herniotte intervient aussi comme créateur sonore dans les spectacles de Daniel Larrieu : Come help me to make a forest, Rose, Big little B, Sous la peau, Ice Dream et Avenir et ceux de Laurent Brethome : Bérénice et TAC. Il écrit également pour le cinéma et pour le théâtre.

Benoît GUIBERT

Benoît Guibert est formé au CNR de Nantes, puis à Paris chez Jean Davy et Odile Mallet, ainsi qu'en tant qu'auditeur libre dans la classe de Michel Bouquet au CNSAD. Depuis 1983, il a travaillé comme comédien sous la direction, entre autres, de Christophe Maltot, Olivier Py, Jean-Pierre Garnier, Patrick Verschuere, Xavier Maurel, Daniel Mesguich, Marcel Bozonnet, Jean-Luc Tardieu, Jean Anouilh.

Il est également auteur de nombreux textes dont il a mis en scène : Transparence ou Scotland Yard contre Roméro, Comédie onusienne. Il enseigne au cours Florent depuis 1998.

Thierry JOLIVET

Comédien formé au Conservatoire de Lyon. Il joue sous la direction de Laurent Brethome dans ses dernières créations Bérénice de Racine et TAC de Philippe Minyana. Metteur en scène, il crée entre autre Les Carnets du sous-sol d'après Dostoïevski, la Prose du Transsibérien de Blaise Cendrars, Italienne d'après Jean-François Sivadier et Belgrade d'après Angélica Liddell qui sera repris en juin 2015 au Célestins à Lyon. Depuis 2010 il co-dirige le collectif d'acteurs La Meute.

Marion PELLISSIER

Elle entre au Conservatoire de Lyon en 2007, puis, en octobre 2009, à l'ENSAD de Montpellier, dirigée par Ariel Garcia Valdès. Durant ses années de formation, elle travaille notamment sous la direction de Laurent Brethome, Philippe Sire, Magali Bonat, Claude Degliame, Lukas Hemleb, Marion Guerrero, Cyril Teste, Richard Mitou, André Wilms, Sylvain Creuzevault, Bruno Geslin et Georges Lavaudant.

Comme comédienne, elle joue sous la direction de Georges Lavaudant (Etat-civil d'Antonio Lobo Antunes), Clément Bondu (Hamlet/Ophélie d'après Shakespeare), Cyril Teste (PARK, performance filmique), Richard Mitou (Les Numéros Cabaret, d'après Hanokh Levin), et Thierry Jolivet (Les Carnet du sous-sol, d'après Dostoïevski).

Elle écrit et met en scène en 2013 le spectacle RECORD soutenu par Cyril Teste / Collectif MxM et Richard Mitou / ENSAD de Montpellier.

Anne-Lise REDAIS

Diplômée du conservatoire de La Roche-sur-Yon sous la direction de Monique Hervouët en juin 2005, Anne-Lise Redais a joué sous la direction de Cédric Godeau, Alain Sabaud, Richard Leteurtre, Jean-François Le Garrec, Laurent Brethome, Philippe Sire. Elle a été assistante à la mise en scène auprès de Laurent Brethome dans On Purge bébé, Les souffrances de Job, Bérénice.

Elle est professeur assistant à l'E.N.M.D.A.D. de La Roche-sur-Yon depuis septembre 2006. Elle co-dirige la compagnie L'Incessant Sillon, pour laquelle elle met en scène L'Echange de Paul Claudel. Elle crée La Nonna de Roberto Cossa dans le cadre du festival Esquisses d'été en 2009. Elle prépare la mise en scène de Calderon de Pier Paolo Pasolini.

Philippe SIRE

Comédien formé à l'ENSATT. Il joue sous la direction de Laurent Brethome dans la plupart de ses dernières créations : Bérénice de Racine, et tient le rôle-titre dans Les Souffrances de Job de Hanokh Levin et TAC de Philippe Minyan. En 2014 il joue sous la direction de Christian Schiaretti dans Le Roi Lear de Shakespeare, création du TNT Villeurbanne.

Pédagogue, il est également conseiller aux études théâtrales au Conservatoire à Rayonnement Régional de Lyon, pour lequel il a conçu le projet pédagogique du Département théâtre à l'occasion de sa réouverture en 2006

CRÉATIONS PRÉCÉDENTES

Créations 2013

TAC de Philippe Minyana
Mise en scène de Laurent Brethome



© Philippe Bertheau

Orfeo de Monteverdi
Dirigé par Leonardo Garcia Alarcon
Mise en scène de Laurent Brethome

« Alarcon n'a pas manqué son rendez-vous avec l'Orfeo (...) Rarement production de l'Académie avait bénéficié d'un travail scénique aussi abouti, d'un tel raffinement dans les éclairages et les costumes. » Antonio Mafra – Le Progrès – 6 octobre 2013

« La mise en espace, sobre, fluide et ingénieuse bénéficie évidemment du travail réalisé par la troupe sous la direction de Laurent Brethome qui signe également la version scénique de cet Orfeo. » - Forum Opéra – 10 octobre 2013

« Le spectacle imaginé par Laurent Brethome est à la fois ingénieux, léger et poétique. »
Opéra Magazine - décembre 2013

Le choix culturel de France Inter : « Un spectacle dense dans une scénographie féérique et très cinématographique. La mise en scène donne une nouvelle vigueur à l'écriture de Philippe Minyana. »
Stéphane Capron – France Inter – 5 avril 2013

« Un spectacle remarquable qui, entre grotesque et gravité, nous entraîne dans un vagabondage existentiel plein d'inspiration. A 33 ans, Laurent Brethome investit toutes les subtilités de cette écriture à travers un sens rare de l'équilibre et une formidable direction d'acteur. »
Manuel Piolat Soleymat – La Terrasse – avril 2013

« Une succession de tableaux saisissants. Une équipe de comédiens irrésistibles. » Nicolas Blondeau – Le Progrès – 20 mars 2013



© Bertrand Pichène

Créations 2011

Bérénice de Racine

Mise en scène de Laurent Brethome



« Laurent Brethome insufflé à ce joyau statique la vie et les fluctuations du désir qui le font briller en majesté. (...) La mise en scène rutilante d'audace réveille la tragédie de son endormissement, un appel d'air revigorant. » Véronique Hotte - La Terrasse - décembre 2011

« Une Bérénice sensuelle et baroque, à l'opposé des lectures classiques (...) Le metteur en scène surligne à la sanguine les tourments de ces personnages torturés par des sentiments contraires au devoir... » Antonio Mafra - Le Progrès - 18 novembre 2011

© Gérard Llabrès

Le Dodo de Yannick Jaulin

Mise en scène de Laurent Brethome

« Yannick Jaulin a remis les conteurs à zéro et vient de faire de son art, l'air de rien, un art militant... ni passéiste, ni muséographique mais résolument moderne ! Un nouvel art à découvrir, riche, dense et bourré de biodiversité ! Yannick Jaulin est devenu sans conteste un grand comédien/conteur et son spectacle est l'aboutissement d'un travail visant à faire du conte une expression artistique engagée et inscrite dans la réalité de nos préoccupations universelles. A voir sans hésiter. » Gil Chauveau - La Revue du spectacle



© Hervé Jolly

Création 2010

Les Souffrances de Job de Hanokh Levin

Mise en scène de Laurent Brethome

« La pièce s'accomplit en farce radicale, corrosive, blasphématoire, où la mise en scène de Laurent Brethome ne recule devant aucun effet. (...) Tout de bruit et de fureur, autant visuelle que verbale. » Gilles Renault - Libération - 29 janvier 2012

« Job n'a pas fini de nous déranger. (...) Une tragédie de notre temps. Radicale, violente, burlesque, dérangeante. On ressort sonné, pensif et heureux (...) C'est un déferlement d'imprécations qui saisit le spectateur dans une mise en scène particulièrement dense, riche et inventive. (...) On ne perd pas un mot malgré la musique et la bruyante énergie qui se déploie sur le plateau (...) » Pierre Assouline - Le Monde.fr - 24 janvier 2010

© Gérard Llabrès



Création 2008

L'ombre de Venceslao de Copi

Mise en scène de Laurent Brethome

« Le metteur en scène Laurent Brethome et ses comédiens font vivre ce texte dans le plus pur style du théâtre de foire qui convient bien à cette œuvre baroque et nostalgique dans laquelle on retrouve déjà l'insolence, le truculence, l'humour corrosif et l'excès qui sont la marque de l'auteur. »

Ouest France - juillet 2009



Les Echos

LE QUOTIDIEN DE L'ÉCONOMIE // JEUDI 13 NOVEMBRE 2014 // LESECHOS.FR

art&culture

Un Scapin qui frappe fort

Philippe Chevilley
pchevilley@lesechos.fr

La Commedia dell'arte a du plomb dans l'aile : c'est sur les quais sombres d'un port (de Naples ou d'ailleurs) que Laurent Brethome situe « Les Fourberies de Scapin », en version noire et rock. On ne voit pas la mer, mais on l'entend, entre deux riffs de guitare. On la devine sale et huileuse, derrière les docks et les conteneurs mobiles qui délimitent les scènes de la comédie de Molière.

De la noirceur donc, de la violence aussi. Violence des pères, Argante et Géronte, businessmen aux airs de trafiquants. Violence des fils, Octave, voyou tragique, et Léandre, dealer-junkie. Violence des filles, Hyacinthe et Zerbinette, les fausses orphelines bien décidées à vendre très cher leur vertu. Et au-dessus, arbitre de ce pugilat social et familial, tirant avec génie les fils de « l'enfumage » et de l'embrouille : Scapin.

Valet de cœur et de pique

Un « Superscapin », qui est pour beaucoup dans la réussite de ce spectacle vu au théâtre Jean Arp de Clamart (en tournée ensuite pour encore 24 dates) : Jérémy Lopez – en vacances (provisoires) de la Comédie-Française. Madré, mais jamais cauteleux, puissant, physique, avec ce phrasé intemporel, mixte de valet classique et de « caillera » de

THÉÂTRE Les Fourberies de Scapin

de Molière
Mise en scène Laurent
Brethome. Théâtre Jean Arp,
Clamart. 1 h 50. Jusqu'au
15 novembre (01 41 90 17 02).
Puis tournée.

banlieue, il dessine un personnage à la fois énigmatique et entier, drôle et désespéré. Valet de cœur et de pique, il est rapide à s'émouvoir, mais devient boule de nerfs pour corriger ses ennemis. La scène de la bastonnade, où il moleste Géronte dans un sac puis dans une poubelle, évoque la brutalité

d'un film de Scorsese. Le jeune comédien est bouleversant dans la scène finale où Laurent Brethome le fait mourir (vraiment).

Toutes les intentions de la mise en scène sont bonnes. Dommage qu'elles soient parfois un brin trop appuyées et poussent les comédiens enthousiastes à surjouer. Florian Bardet incarne un Octave ultra-larmoyant. Thierry Jolivet (Léandre) en fait des tonnes quand il apparaît « défoncé » face à son père. La scène où Zerbinette (Cécile Bournay) s'étouffe de rire en dévoilant à Géronte blessé la fourberie de Scapin traîne en longueur... Cela ralentit le rythme d'un spectacle par ailleurs très enlevé. Sans provoquer forcément le rire escompté.

Malgré ce bémol, nous avons été convaincu par ces « Fourberies de Scapin » rugueuses, rebelles et plastiquement irréprochables (beau décor de Gabriel Burnod). Incité aussi à aller voir ailleurs que dans les grandes institutions de jeunes troupes inventives mettre le feu aux classiques. ■



JOURNAL DE 10H
Dimanche 9 Nov. 2014

Au théâtre, les classiques revisités le sont pour le meilleur ou pour le pire. C'est dans la première catégorie que l'on peut qualifier Les Fourberies de Scapin de Molière en version moderne et décapante, que l'on peut voir actuellement au Théâtre Jean Arp de Clamart jusqu'au 15 novembre et ensuite en tournée dans toute la France jusqu'à la fin de l'année.

Une interprétation plus sombre et ironique que celle de la Comédie-Française.

Stéphane Capron :

On avait presque fini par oublier Scapin et c'est un vrai bonheur de le retrouver !

Laurent Brethome a conservé la saveur de la farce mais a gommé le côté commedia dell'arte qui la rend parfois indigeste. Sa mise en scène est énergique, presque cinématographique. Son Scapin évolue sur les quais d'un port de marchandises dans une ambiance ombrageuse.

Extrait de l'interview de Laurent Brethome
« Scapin, c'est le valet de tous les valets. Il est cette figure qui a plaisir à rosser les puissants. (...) Dans notre époque et face à nos puissants, quel plaisir de refaire entendre ce texte. »

Jeremy Lopez s'est échappé pour quelques mois de la Comédie-Française pour intégrer cette production. Il incarne un Scapin de son temps, mi voyou, mi humaniste.

Extrait de l'interview de Jeremy Lopez
« C'est une pièce violente dans les propos et dans les actes. (...) Un mec qui n'a aucun intérêt à faire ce qu'il fait, c'est dangereux. »

Cette version de Scapin beaucoup plus sombre que les versions traditionnelles est exceptionnelle !

La fin est bouleversante car Laurent Brethome prend à contre-pied la farce pour lui donner de la gravité.



LE JOURNAL DE 9H – THOMAS SOTTO

Vendredi 10 octobre 2014

Durée 2'

LA SORTIE DU JOUR

[LE CHOIX CULTUREL DE DIANE SHENOUDA]

« LES FOURBERIES DE SCAPIN » EN JEANS ET EN BASKETS, COMME ON NE LES A JAMAIS VUES.

C'est un Scapin qui dépote. Tout se passe dans un port. On oublie les costumes d'époque. Ici, Scapin est une canaille en capuche, jeans et baskets, bad boy au grand cœur qui va tirer d'affaire deux jeunes gens de bonne famille.

Extrait du spectacle (Scène de la galère)

Scapin est joué par un jeune comédien de la Comédie-Française, Jeremy Lopez, excellentissime dans ce rôle ! Drôle, touchant, il interprète un Scapin d'aujourd'hui, plus libre et insolent que jamais, comme l'a voulu le jeune et brillant metteur en scène Laurent Brethome :

« Scapin, c'est la figure du valet de tous les valets. Il est le maître de Figaro, le maître d'Arlequin, de Sganarelle. Un valet qui n'a aucun intérêt à faire ce qu'il fait, si ce n'est le plaisir de taper sur les puissants. Et vraiment, c'est ça qui est jouissif ! »

Extrait du spectacle (Scène du sac)

Voilà un Scapin réjouissant, très rock 'n roll qui parle forcément aussi beaucoup aux jeunes.

Des « Fourberies de Scapin » décapantes !

Théâtre du blog

9 décembre 2014

LES FOURBERIES DE SCAPIN DE MOLIERE, MISE EN SCÈNE DE LAURENT BRETOME

Les pièces de jeunesse de Molière sont des farces : *La Jalousie du Barbouillé*, *Le Médecin volant*, puis l'acteur et dramaturge, devenu trésor national, se consacre au genre plus raffiné et donc moins populaire de la comédie, avec les grandes pièces qui firent toute sa gloire: *Tartuffe*, *Le Misanthrope*, *L'Avare*, *Les Femmes savantes*, etc... En 1672, peu avant sa mort, malade, il retourne aux passions de sa jeunesse : amour de la vie, de la joie et du peuple. *Les Fourberies de Scapin* sont comme un dernier hommage au maître de ses débuts, Tiberio Fiorelli, chef des Comédiens Italiens. En l'absence de leurs parents, le jeune Octave s'est marié en secret avec Hyacinthe, jeune fille pauvre au passé mystérieux; son ami Léandre, lui, est tombé amoureux de Zerbinette, une Égyptienne. Mais les deux fils sont désemparés à l'annonce du retour de leurs pères, Argante et Géronte qui ont des projets de mariage pour eux...

Mais heureusement, Scapin, le valet facétieux de Léandre se pose en sauveur pour faire triompher l'amour et la jeunesse. Manigances, mensonges et roueries: Scapin mord dans la vie avec gourmandise pour soumettre les vieux barbons à sa volonté.

Laurent Brethome, comédien et metteur en scène de trente-cinq ans, a été séduit par ces *Fourberies de Scapin*, magnifique machine de théâtre et de langage, où la fable sociale joue des masques familiers à nos codes contemporains : hypocrisie, indécence, naïveté et insolence. Avec sa troupe de comédiens, dont Jérémie Lopez, (Scapin), pensionnaire de la Comédie-Française, le metteur en scène organise la scène comme le plateau d'un port maritime à Gênes, avec ses docks façon *Quai Ouest* de Bernard-Marie Koltès. Dans un univers sombre et mal famé, où errent des figures esseulées et peu policées de notre temps, silhouettes adolescentes et cadors en jeans ou pantalons de sport à capuche, qui ont la répartie et le couteau faciles. Courant et fuyant sans arrêt, ces ombres se glissent dans les coins, inaccessibles aux représentants de l'ordre et de la sécurité.

Du côté des jeunes, ce sont les valets au corps souple qui, pour un temps, sont les maîtres : prouesses physiques, art de l'esquive et de la disparition, tensions et violences qui naissent aussitôt. Du côté des pères abusifs, il y a peut-être moins de figures sportives, mais à peine! Ceux qu'on veut déposséder ne se laissent pas faire si aisément ; retors, méprisants et roués, ils font aussi preuve d'agilité et d'invention, et résistent aux assauts des jeunes et à l'éclat d'une raison plus incisive.

Mais ces pères sont aussi fourbes que le valet de leurs fils, et on ne les trompe pas facilement. Quant à ces histoires d'argent (il ne s'agit que de cela !), elles indisposent les jeunes filles, et Zerbinette l'Égyptienne, offre au public un morceau de moquerie et de bravoure bien plaisant, sur le thème de l'avidité des pères et de l'impuissance des fils.

Les comédiens composent une galerie de beaux et jeunes rebelles, identifiables d'emblée, graines de mauvais garçons peu courageux, que seul, Scapin, roublard, gourmand jamais rassasié, sait tirer de l'enlèvement...

Sauts depuis le haut des docks, courses effrénées, menaces: la pièce tourne au polar noir mais dosé d'un bel humour. Pas une minute d'ennui ni d'instant gaspillé... Véronique Hotte

Laurent Brethome confirme avec ces « Fourberies de Scapin » très noires son talent de metteur en scène et de directeur d'acteurs. En feu follet joyeux, Jérémy Lopez est époustouflant.

S'il installe la pièce, fidèlement aux indications de Molière, dans un port anonyme, forcément interlope, accueil de toutes les misères et de tous les trafics, Laurent Brethome le farde de couleurs très contemporaines et très sombres. Ce n'est pas la vieille ville si photogénique qu'il nous fait visiter, plutôt les docks inquiétants habités de grands conteneurs métalliques que nous découvrirons pivotants pour servir de caches, de ruelles, de prisons et surtout d'objets de plateau propices aux sauts, aux courses-poursuites, aux escalades. Qui résonnent aussi des coups violents qu'ils reçoivent. Ici, les bruits sont soit feutrés, soit brutaux. La mise en scène est très physique – Scapin est une pièce jeune (même si Molière l'écrit à la fin de sa vie) – et les comédiens enchaînent les acrobaties, occupant tout l'espace scénique.

Entre ces conteneurs se faufilent des personnages capuche rabattue sur les yeux qui s'appellent du geste ou du sifflet, échangent cigarettes et autres produits indéterminés, triment des bonbonnes de gaz. L'endroit est assez sinistre, il évoque des dangers très actuels, et la suite nous le confirmera : on y bastonne ferme, on y manie la lame avec dextérité (voire la tronçonneuse), on sort un flingue pour un mauvais regard, pas de code d'honneur empêchant de se jeter à plusieurs sur un homme isolé... Laurent Brethome n'hésite pas à verser l'hémoglobine et à nous offrir quelques scènes de grand-guignol. Ce sont les bas-fonds de n'importe quel port, de ceux que hante la peur et que tiennent les bandes. Un lieu poissé de sang où seule la débrouille permet à un Scapin de survivre. Effrayant et jubilatoire

Ce serait mal connaître le metteur en scène et l'auteur que de croire que seuls les misérables sont capables de vilénies : Argante et Géronte, chacun à sa manière, sont tout aussi dangereux. Le premier, incarné par Philippe Sire, est un grand bourgeois corseté de noir comme un croque-mort dont les poches recèlent beaucoup trop d'argent pour être honnêtes. Géronte (Benoît Guibert), quant à lui, méchant comme une teigne, sait faire mordre la poussière à n'importe quel petit malfrat. On sent que leur pouvoir à la fin l'emportera et que l'insolence ne peut s'imposer qu'un instant, celui du théâtre. Tous deux ont pour principal souffre-douleur leur propre fils, dont aucune désobéissance n'est tolérée, fils qu'on soufflette, humilie, bat comme plâtre.

Il ne faudrait pas croire cependant que le metteur en scène oublie de nous donner la comédie. On rit beaucoup à ce Scapin. D'abord parce que Laurent Brethome en rajoute dans le comique de répétition pour la plus grande jubilation des spectateurs. Il est à noter que les interprètes sont parfaitement justes et précis, tout est millimétré et la mécanique bouffonne opère à merveille. Ensuite parce qu'il introduit dans la pièce de courtes séquences comme des clins d'œil au public d'aujourd'hui. Par exemple, celle fameuse de la galère où Scapin, pour échapper aux questions, se met à siffler Il était un petit navire, bientôt imité, bien malgré lui, par son interlocuteur... Et de moquer la xénophobie d'hier en répétant à l'envi : « Turc. Turc ? Oui, Turc. ».

Si toute la distribution est homogène et remarquable, le Scapin de Jérémy Lopez est passionnant : sa rouerie éblouit d'autant plus qu'on sent chez lui une véritable joie à faire fonctionner ses cellules grises, une authentique loyauté pour ses jeunes maîtres. C'est un politique et l'organisateur réel des Fourberies. Il répartit les rôles, attribue sa place à chacun, a cent idées à la fois qu'il met en scène comme de petites pièces à l'intérieur de la grande. Et, dans le final que Laurent Brethome tire du côté de la tragédie, il sait trouver les accents de Sganarelle et faire référence à la mort sur le plateau de l'immense Molière. Scène sublime et bouleversante.

Théâtre : Les Fourberies de Scapin au Théâtre de la Croix-Rousse, puis au Théâtre de Villefranche, au Toboggan de Décines et à la Maison du peuple de Pierre-Bénite On l'avait laissé ce printemps avec un épatant travail avec les élèves du Conservatoire de Lyon («Massacre à Paris»), revoici Laurent Brethome qui rend aux «Fourberies de Scapin» leur noirceur, nous entraînant dans les bas-fonds portugais armé d'une solide équipe de comédiens. Nadja Pobel

Laurent Brethome mène Scapin à bon port

Mille fois joué, vu, lu, Molière est inaltérable. Sa langue et son sens de l'intrigue subjuguent encore, en particulier dans cette comédie entre fils de bonne famille. Laurent Brethome, qui n'en est pas à sa première adaptation d'un classique (Bérénice, On purge bébé), a su en saisir la noirceur sans pour autant condamner – bien au contraire – la farce. Nous voici donc au cœur des docks (à l'origine, l'action se déroule à Naples), entre des cubes métalliques, un brouillard comme émanant d'une mer proche qu'on imagine sans peine. Un décor aux abords duquel Calais et ses camps de migrants ne dépareilleraient pas. Octave voudrait épouser Hyacinthe, mais est promis par son père à une autre. Léandre, lui aussi est empêché par son paternel de se marier à la sois-disant gitane Zerbilette. Au milieu Scapin œuvre pour la paix des ménages en maniant la batte de baseball.

Surgit de leurs dialogues non pas une pantalonnade, mais bien le côté obscur de ces pères tout puissants, fussent-ils habillés comme les bandits modernes de la finance (Argante) ou, plus négligemment, comme des dandys ratés (Géronte), leur avarice et leurs petits arrangements avec la justice, corruptible, résonnant pertinemment avec l'actualité contemporaine.

Rire noir

Jamais cependant la comédie n'est placée sous l'étouffoir, en témoigne la réceptivité du public du théâtre municipal de Bourg-en-Bresse, où la pièce fut créée la semaine dernière. En sachant doser ressorts comiques – notamment par l'introduction de gimmicks (des mots répétés comme une boucle musicale par exemple) – et réalisme – Scapin mangeant des graines de tournesol en début de pièce ou Léandre en parfait camé – Brethome soulage ses personnages du poids de l'histoire du théâtre. Entre deux actes, il est même impossible de deviner que nous sommes chez Molière : les transitions n'en sont pas vraiment, plutôt de soudains orages (musique live, gyrophares), pleinement interprétés par des comédiens qui savent aussi occuper l'espace quand ils n'ont pas de texte à dire, le peuplant de fantômes.

Seul hic : dans cette pièce très masculine, les femmes ne trouvent jamais pas vraiment leur place et sont de surcroît très mal fagotées. Cette réunion sur scène de l'excellente compagnie du Menteur volontaire de Brethome et de La Meute, collectif dont nous n'avons de cesse vous vanter les mérites ces derniers temps, n'en demeure pas moins riche en étincelles. Et met en orbite, dans le crépusculaire rôle-titre, Jérémy Lopez, pensionnaire de la Comédie française formé, s'il vous plaît, à l'ENSATT et au Conservatoire de Lyon.

Les Fourberies de Scapin

Au Théâtre de la Croix-Rousse, du mardi 7 au samedi 11 octobre

Puis au Théâtre de Villefranche et au Toboggan de Décines

Fraîches et piquantes, Les fourberies de Scapin frappent fort lorsqu'elles sont mises en scène par Laurent Brethome

8 octobre 2014
Willem Hardouin



Un cri. Des sanglots.

Ça a commencé comme ça.

Octave découvre que son père, monsieur Argente, a décidé de le marier à la fille de Géronte, son ami ; mais Octave est amoureux de Hyacinthe, une jeune fille pauvre et (apparemment) orpheline. Le fils de Géronte, Léandre, est éperdument amoureux de Zerbinette, ayant grandi parmi les gitans. Désespérés, les deux fils font appel à Scapin, valet de Géronte, expert ès fourberies, pour les tirer d'affaire. Par ses brillantes intrigues, Scapin trompe tout le monde, au nom de l'amour, mais il n'oublie pas, au passage, de régler ses comptes. Adapter du Molière est un défi très difficile : il faut éviter les écueils du trop-contemporain, ne pas être trop classique, respecter le texte tout en l'actualisant... Défi relevé haut la main par Laurent Brethome. Son Scapin n'a « rien dans les mains, rien dans les poches, tout dans les jambes et dans la bouche ». Force est de constater que ça va cogner et jouter jusqu'au 11 octobre au Théâtre de la Croix-Rousse.

« Du théâtre à cent à l'heure »

Scapin1@Philippe+Bertheau1@ Philippe Bertheau

Vous arrivez. Les acteurs sont déjà en scène, dans une atmosphère pleine de lueurs et de fumée, sur fond de bruits bizarres : roulis de l'eau, poulies qui cliquettent... Les deux grands containers vous font comprendre que l'on est sur des docks. Et d'entrée de jeu, le texte court, les personnages fusent... Si Molière reste un classique et commence par la plus banale des scènes d'exposition, Laurent Brethome réussit cette exploit de nous faire croire à un début in medias res, tant les acteurs virevoltent. Mais cette célérité du jeu prend tout de même le temps de nous faire rire, et de nous faire comprendre l'histoire : le rythme est extrêmement bien géré : pas une fois sur n'a-t-on le temps de s'ennuyer. Les pauses alternent avec les accélérations, ce qui prouve une très bonne maîtrise non seulement du tempo dramatique mais aussi des enjeux du texte.

Dans cette mise en scène, ça court, ça frappe, sans concession. Il n'y a pas de surcharge lyrique, pas d'ornementation superflue. Pour Laurent Brethome, Molière va droit à l'essentiel. Prodigieusement, sa mise en scène reproduit cet effet et ne s'embarrasse donc d'aucun superflu. Cette sobriété n'est pas une pruderie. Du faux-sang, il y en a, comme des claques, et des coups. On ne fait pas dans la dentelle. Et pourtant, l'on rit.

« Pour ce que rire est le propre de l'homme », disait Rabelais, et l'on ne peut qu'approuver cette citation devant cette mise en scène des Fourberies de Scapin. Jamais la pièce n'est prise de tête, le sens est franc, direct, il n'y a pas de symbolique compliquée ou de sens métaphysique caché. Reste le rire, communicatif. Certes, le texte est sacré, on n'a pas le droit de le modifier. Mais Laurent Brethome parvient à le détourner si astucieusement que lorsqu'un personnage finit une réplique d'un autre, ou répète ce qu'il vient de dire, on jurerait que c'est ce que Molière eût voulu. Les acteurs ont si bien intégrés les mots qu'ils se les sont accaparés, et on n'imagine plus un seul instant que la pièce date du XVIIe siècle : on dirait qu'il est contemporain. Mais le jeu du texte n'est pas le seul, il y a aussi un jeu avec les corps, ce corps que l'on frappe et que l'on embrasse, ce corps qui connaît le confort puis la baston. Une maîtrise corporelle qui va jusqu'à rappeler Louis de Funès par certains côtés. Ou bien Agathe Natanson, dans Oscar, que parodie à merveille la sémillante Hyacinthe. Un humour du geste qui touche autant à la farce qu'à la danse.

On pourrait reprocher aux acteurs de déclamer un peu trop leur texte, de l'aimer un peu trop. Au tout début, lorsque tout s'installe, on croirait en effet entendre des alexandrins. Mais ici, point de rime ni de mètres : c'est juste que la prose est bien dite. Certes, Laurent Brethome est professeur au Conservatoire de Lyon, mais on ne peut pas l'accuser de classicisme.

Une œuvre « rebelle »

Les fourberies de Scapin trouvent leur beauté dans le caractère hybride qui leur est aujourd'hui conféré. Toutes les ressources nécessaires sont convoquées pour faire résonner ce texte magnifique. On va de la farce à la danse, du tragique au burlesque, on trouve même des passages de rap, et de la variété française. Rien pourtant d'un astucieux collage post-moderniste : ici, il s'agit uniquement de trouver le meilleur médium, la meilleure façon de faire passer un message. S'il faut du gros beat et des cris pour s'exprimer, on y va. S'il faut au contraire un silence accablant, et des larmes, c'est égal.

La grande force de cette mise en scène est l'adaptation totalement réussie. Situer l'action sur des docks peut sembler bizarre : l'action moliéresque se passe à Naples. Mais l'on comprend vite que ce n'est pas une décision gratuite : en ce lieu où passent dealers, témoins indiscrets, violeurs et mafias, toute la violence du monde de Molière s'exprime. Les valets sont en baskets, blousons de cuir et bonnets de laine, les maîtres (Argente et Géronte) sont visiblement des patrons. Les fils, des simulacres de bellâtres italiens. Les costumes, conçus par l'excellente Julie Lacaille, sont parfaitement intégrés à l'histoire qu'ils racontent. Tout, jusqu'au moindre détail,

est pensé. Les containers ne sont pas que du décor : ils sont aussi des supports de jeu, tout comme la cabine de commandement et la façon – très spéciale – qu'ont les personnages d'en descendre. Remplacer les épées par des revolvers était déjà utilisé dans le *Romeo + Juliet* avec Di Caprio, mais ici, l'on a aussi des battes de baseball. Le sac est un sac, mais aussi une poubelle (réminiscence beckettienne ?) puis un container. Bref, on joue avec les tailles, les échelles, on inverse le grand et le petit.

Les rapports de force sont magnifiquement mis en avant dans cette mise en scène. Si la confrontation valets/maîtres est logiquement représentative des rapports faibles/puissants, il est essentiel de montrer aussi l'opposition des pères et des fils. Loin d'une énième mise en cause de la tyrannie paternelle, c'est-à-dire de Dieu, Les fourberies de Scapin touche ici à un problème central : la transmission du pouvoir. Les pères décident du mariage de leurs fils, mais les fils décident de se marier eux-mêmes, et les femmes veulent disposer de leur corps. Moment unique au théâtre où tous les intérêts se confondent, seul le personnage de Scapin va parvenir à intriguer tout le monde. Tout le monde est joué, dupé, trompé, jusqu'à la scène de reconnaissance finale, topique dans la comédie classique, où la dupe est Scapin. Ce dernier n'est d'ailleurs ni sauf, ni sauvé. À tromper son monde, il se met en danger : ses démêlés avec la justice sont maintes fois rappelés. Et surtout, il s'aggrave dans la violence. Un véritable monstre naît sur scène, dans une surenchère de la sauvagerie, une exagération, un excès qui touche à la folie.

Dans cette débauche d'effets spéciaux, on peut choisir de voir un côté « blockbuster » pouvant faire frémir les tenants d'une conception classique du théâtre selon quoi il faut plaire et émouvoir, il faut instruire par le rire. Mais ici, c'est un autre théâtre qui prend forme, transgression ultime envers les théories contemporaines de Molière.

141007...multimediaarticles141002FourberiesScapin2014PhilippeBertheau6712© Philippe Bertheau
« Vaut mieux encore être marié qu'être mort ! »

Le détournement majeur qu'effectue cette pièce est l'irrespect total des théories du XVIIIe siècle, selon lesquelles la comédie est un instrument de correction des mœurs. Il faut se moquer d'un personnage méchant, et par ce rire agressif, l'on s'engage à ne pas devenir cette figure blâmable. Laurent Brethome refuse cette vision. À la place, il offre un rire franc, un rire solidaire, qui crée du lien dans la société. En ces temps de repli identitaire, de discriminations et haines séparatistes, il fait bon de rire ensemble. Toute la salle rit en chœur, non pas contre les personnages mais avec eux. Tour de force magistral de cette mise en scène incroyable. Le rire perd sa valeur d'arme afin de mieux célébrer la joie de vivre.

Ce théâtre n'oublie pourtant pas sa férocité. Tout le temps, on y risque sa vie, et la violence est réelle : le sang, même faux, coule à flots. L'imagerie des docks, associée aux trafics louches, et les illusions de troupes armées viennent effrayer le spectateur. L'atmosphère pleine de fumée, l'éclairage parfois à contre-jour des acteurs créent un brin d'angoisse qui ressurgit de part et d'autres de la pièce. Mais ce spectacle de la brutalité s'accommode très bien de la comédie : ne s'agit-il pas, selon l'Unesco, du genre théâtral cruel par excellence ? Cette prouesse dramatique serait impossible sans les acteurs géniaux que sont Morgane Arbez, Florian Bardet, Cécile Bournay, Yann Garnier, Benoît Guibert, Thierry Jolivet, Anne-Lise Redais, Philippe Sire et Jérémy Lopez, pensionnaire de la Comédie Française depuis 2010. Ancien élève de Laurent Brethome et lyonnais « pure souche », Jérémy Lopez campe un Scapin terrible. Son efficacité théâtrale est à la hauteur des ambitions de son metteur en scène, son charisme époustouflant révèle avec précision et force, les différentes facettes de son personnage. Loin des interprétations classiques, Jérémy Lopez révèle un art de la scène à couper le souffle.

Les fourberies de Scapin, vous l'avez compris, sont un pur moment de joie. Pour apprendre « que diable allait-il faire dans cette galère ? », rendez-vous avant le 11 octobre au Théâtre de la Croix-Rousse. Le staff vous y accueillera avec sourire et efficacité. Dépêchez-vous, il n'y en aura pas pour tout le monde.

30 septembre 2014
Patrice Gagnant

Bourg-en-Bresse. La saison théâtrale s'ouvre ce soir avec « Les Fourberies de Scapin », mis en scène par Laurent Brethome.

Des conteneurs démarrés posés sur un quai noyé par la brume. On est ici dans un port du nord, lieu de toutes les rencontres et de tous les dangers.

Au large, on sait que croise une galère turque dans laquelle Léandre est retenu prisonnier. Enfin, c'est ce que va faire croire Scapin au père de Léandre, l'avaricieux Géronte, pour lui extorquer cinq cents écus. Eh peut-on vous aimer, qu'on ne vous aime toute sa vie ? « Mais que diable allait-il faire dans cette galère ? » se lamente Géronte...

Laurent Brethome répète actuellement « Les Fourberies de Scapin », qui va faire l'ouverture de la saison théâtrale de Bourg-en-Bresse et celle du théâtre de la Croix-Rousse, à Lyon. Ces fourberies signées Molière, le grand public les reconnaît comme une des plus grandes comédies du patrimoine culturel français, même si Scapin, le valet insolent, y apparaît comme un personnage parfait de la Comedia dell'arte...

Pourtant, c'est une toute autre lecture qu'en fait Laurent Brethome, compagnon de route (pardon, de saison) du théâtre de Bourg-en-Bresse et l'un des metteurs en scène français les plus en vue aujourd'hui.

« Une pièce assez noire »

« Quand Molière écrit cette scène, il se sait déjà malade. Et Alfred Simon, qui a beaucoup étudié l'œuvre de Molière, disait : « Scapin, c'est un mec qui n'a plus rien à perdre, plus rien à gagner. Il n'a aucun intérêt à faire tout ce qu'il fait, objectivement. Il a un maître qui est un petit con, qui ne le remercie même pas ! C'est une pièce assez noire, finalement ». »

« Très rapidement, je me suis dit : Scapin, il est comme Molière, c'est un mec qui est en train de crever. Si tu le prends sous cet angle-là, ça donne une dimension à la pièce extrêmement forte. On comprend mieux qu'il n'ait pas peur d'aller se mettre nez à nez avec un flingue, d'aller rosser les clients ».

« Une œuvre inconnue »

« Je suis extrêmement provocateur parce que dans l'histoire du théâtre, c'est une pièce qui a été énormément montée par les réseaux amateurs (je n'ai rien contre eux, je suis le premier à défendre ce théâtre-là). Mais en général, c'est monter en surface, de manière un peu potache mais il y a très peu de metteurs en scène qui se sont emparés de cette pièce. J'ai complètement enlevé le côté pantalonnade, la scapinade, résume-t-il. En fait, c'est une œuvre inconnue, les gens ne connaissent pas la pièce ».

« Un respect total du texte »

Même s'il fait une lecture totalement noire des Fourberies, Laurent Brethome revendique de n'avoir changé que deux mots du texte. « J'ai eu un respect total du texte, même si j'en fais une lecture radicale », un texte dont on oublie que c'est du Molière, avance-t-il, tellement il est contemporain. C'est son pari, ne rien toucher pour mieux en faire ressortir la modernité. Mais sans forcer le texte : « Il n'y a rien dans tout ce que j'ai construit qui est gratuit ».

« Le texte de Molière va parler à tout le monde, même si on est dans une dimension plus noire qui n'annule pas la dimension comique, mais qui révèle les relations sociales entre les maîtres et les valets, entre les hommes et les femmes. Les pères et les fils... »

Dans le port de Rotterdam...

Pourquoi installer ces Fourberies dans un port du Nord ? « Quand Molière écrit sa pièce, ce sont les ports de Naples et du sud qui sont violents. [...] Aujourd'hui, ça n'aurait aucun sens de la mettre à Naples puisqu'en 2014, les endroits où il y a du trafic, de la dangerosité, de la violence, les plaques tournantes, ce sont les ports de Rotterdam, d'Anvers, du fin fond de la Finlande. Si Molière était contemporain, il me dirait que j'ai raison, il me dirait que sa pièce ne va pas se passer à Naples, mais à Rotterdam ! »